

Quel avenir pour le cinéma d'auteur en salle?

Damien Detcheberry et Philippe Gajan

Numéro 146, mars-avril 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62764ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Detcheberry, D. & Gajan, P. (2010). Quel avenir pour le cinéma d'auteur en salle? *24 images*, (146), 30-30.

QUEL AVENIR, POUR LE CINÉMA D'AUTEUR EN SALLE ?

dossier préparé par Damien Detcheberry et Philippe Gajan

O TEMPORA, O MORES. DE NOS JOURS, IL SEMBLE QU'ON NE DISE PLUS « FILM D'AUTEUR » mais plutôt « film de festival »... En général, on le dit pour vouer aux gémonies un cinéma considéré comme trop « difficile » pour le quidam cinéphile qui se présentera en salle. À ne pas confondre avec cet autre quidam (dit le « cinéphage », que nos spécialistes du marketing appellent le « mordu ») qui, lui, se présentera à ces paradis pour boulimiques que sont devenus les festivals.

Les liens semblent donc brisés entre festivals et salles de cinéma, entre cinéma commercial et cinéma d'art et d'essai. Les « films du milieu » qui symbolisaient hier encore ces noces de l'art et de l'industrie chères à Malraux semblent en voie de disparition (ceux de Fellini, de Truffaut ou de Ford). Auteur-festival-salle de cinéma : la sainte trinité du cinéphile s'est longtemps confondue avec celle du prestige d'un certain cinéma à la fois largement reconnu (et donc viable commercialement) et novateur artistiquement. Hier encore, les passerelles existaient, légitimaient, étaient au cœur du processus de commercialisation du film. Un festival pour faire connaître puis lancer le film (la fameuse rampe de lancement), un réseau de salles pour l'accueillir par la suite, puis la télévision. Tout cela semblait couler de source. On attendait avec impatience le nouveau Resnais, le nouvel Angelopoulos, le nouveau Depardon¹... Aujourd'hui, plus aucune certitude, les palmarès de fin d'année regorgent de titres orphelins de distributeurs. Pire, ils brillent par leurs absents ! Combien de films attendus et jamais diffusés² ?

Las... Car les distributeurs vous le diront, les festivals ne leur servent plus à rien (à part peut-être l'ouverture...). Les festivals vous le diront, les distributeurs ne leur servent plus à rien (à part peut-être pour programmer quelques locomotives). Quant aux lieux de mémoire, n'en parlons pas. Les ciné-clubs ont disparu, y compris ceux de la télévision publique. Parlons-en, des télévisions. De publiques, elles sont devenues privées, de généralistes, elles sont devenues spécialisées (et payantes...). Entre la salle de cinéma et la télévision se sont intercalés les cassettes vidéo puis le DVD et maintenant le Blu-Ray. Internet est né et désormais la VOD est à nos portes... Ouf ! vertigineux.

Dans notre dossier « L'amour du cinéma » (n° 142, juin-juillet 2009), nous abordions ces fantastiques mutations, certains d'une seule chose : le cinéma que nous aimions et que nous continuons à aimer, est bien vivant, plus fort que jamais. Mais les mutations ont fragilisé certains liens traditionnels. Alors nous avons voulu revenir sur elles pour les aborder avec l'un de leurs acteurs centraux : le distributeur, qui est celui qui possède les droits d'ex-

ploitation des films quand vient le temps d'aborder un exploitant de salle de cinéma (ou une chaîne de télévision) et de le convaincre de présenter ce film (et accessoirement d'en partager les recettes).

Nous avons donc rencontré deux de ces acteurs au Québec, Martin Desroches (FunFilm distribution) et Joanne Sénécal (consultante, ayant œuvré au sein d'Alliance, de Film Tonic, de TVA, de Christal Films, etc.) pour faire le point (p. 33) et tenter de comprendre comment on en est arrivé à la crise actuelle..., puis proposer des pistes de solution. Pistes de solution dont EyeSteelFilm n'est pas avare (p. 35) même si ce franc-tireur travaille l'exception par l'exception. Et c'est peut-être la leçon qu'il faut retenir de ce tour d'horizon. Les solutions d'hier ne semblent plus fonctionner. La période actuelle est d'abord et avant tout celle des ajustements, période de « tâtonnements » qui, plus que jamais, appelle à la solidarité entre les acteurs de ce jeu comme au « système D » (p. 31) pour qu'émergent enfin de nouveaux modèles viables.

Ces nouveaux modèles devront très probablement tenir compte des réalités locales. Il semble urgent, par exemple, que Montréal se dote de nouvelles salles de cinéma pour ne pas perdre cette bataille, faute de combattants. Urgent également que les festivals, aujourd'hui fragilisés, s'affirment davantage pour faire contrepoids à l'hégémonie grandissante des agents de ventes internationales (p. 38) qui, à l'instar de Miramax chez nos voisins du sud, de champions du cinéma indépendant au début des années 1990 se sont transformés en fossoyeurs de ce cinéma, victime de l'avidité de quelques rapaces.³ – Philippe Gajan

1. *La vie moderne* de Raymond Depardon n'a finalement sorti à Montréal qu'après avoir été acheté conjointement par FunFilm et... TFO ! Sans la chaîne ontarienne, ce film, que d'aucuns considèrent comme un chef-d'œuvre, n'aurait pas été montré à Montréal, ni en salle, ni lors de la rétrospective consacrée à Depardon par la Cinémathèque québécoise.

2. *Serbis*, avant-dernier coup de massue du Philippin Brillante Mendoza, n'a jamais pu être présenté à Montréal, y compris en festival ! Et qu'en est-il de *Syndromes and a Century* du grand Apichatpong Weerasethakul, classé par Cinéma Québec Ontario meilleur film de la décennie (<http://www.cinemaquebecontario.ca/whatsnew.aspx>) ?

3. À ce sujet lire le livre passionnant de Peter Biskind, *Sexe, mensonges et Hollywood*.